

November 1996

# «La rue Thibaud». Notes de mémoire sur le P. Joseph Michel et l'aumônerie des étudiants d'Outre-Mer, entre 1950 et 1958.

Madeleine Cartier

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/memoire-spiritaine>

 Part of the [Catholic Studies Commons](#)

---

### Recommended Citation

Cartier, M. (2019). «La rue Thibaud». Notes de mémoire sur le P. Joseph Michel et l'aumônerie des étudiants d'Outre-Mer, entre 1950 et 1958.. *Mémoire Spiritaine*, 4 (4). Retrieved from <https://dsc.duq.edu/memoire-spiritaine/vol4/iss4/8>

This Article is brought to you for free and open access by the Spiritan Collection at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in Mémoire Spiritaine by an authorized editor of Duquesne Scholarship Collection.



Dans les années 50, à la rue Thibaud, Maddy Lastel (M<sup>me</sup> Cartier) avec M<sup>me</sup> Michel, venue voir son fils à l'aumônerie générale des Etudiants catholiques d'Outre-Mer. Maddy Lastel faisait fonction de secrétaire de rédaction pour les revues *Tam-Tam* et *Alizés*, dans lesquelles elle a écrit de nombreux textes.

# HIERARCHIE CATHOLIQUE ET MORALE COLONIALE

TAM - TAM

Bulletin mensuel des Etudiants Catholiques Africains

**« La rue Thibaud »**  
**Notes de mémoire sur le P. Joseph Michel**  
**et l'aumônerie des étudiants d'outre-mer**  
**entre 1950 et 1958**

*Madeleine Cartier*

*Madame Madeleine Cartier, originaire des Antilles, a participé de façon très active à l'aumônerie des étudiants d'outre-mer, rue Thibaud, à Paris, aux côtés du P. Joseph Michel, dans les années 1950. Elle a joué, en particulier, le rôle de secrétaire de rédaction pour les revues Tam-Tam et Alizés. On retrouve son nom au bas de bon nombre de compte rendus et d'articles. D'où l'intérêt des quelques notes de mémoire qu'elle a rédigées pour Mémoire Spiritaine plus de quarante ans après. Nous les ferons suivre d'un texte écrit par elle-même dans Tam-Tam en décembre 1954 – et signé Maddy Lastel –, qui traduit bien non seulement son engagement personnel et celui de tous les étudiants de l'aumônerie autour du P. Michel, mais également tout le climat et la mentalité d'une époque, dans la société et dans l'Église en France. Madame Cartier est aujourd'hui maire de Saint-Herblon en Loire-Atlantique. Dans la lettre qui accompagnait l'envoi de son texte, Madame Cartier précisait ainsi la portée de ce dernier : « Je crois avoir dit l'essentiel mais cela ne reflète que bien imparfaitement la vie de l'aumônerie et l'action du Père Joseph. Il y aurait encore bien des choses à dire sur les activités culturelles, sociales... Il faudrait écrire en détail la vie de l'aumônerie. »*

Dans les années de l'après-guerre nombreux furent les jeunes d'outre-mer qui vinrent poursuivre leurs études dans les universités ou les écoles de Paris

et de la province. Pour la quasi totalité d'entre eux, la vie métropolitaine constituait un total dépaysement (rupture des liens familiaux, différence de milieu, conditions climatiques...). Préoccupés par la nécessité de leur offrir un soutien moral et spirituel, les vicaires et préfets apostoliques d'Afrique et de Madagascar décidèrent de créer pour eux une aumônerie. Pour répondre au même besoin, les évêques des départements d'outre-mer, Guadeloupe, Martinique et Guyane, participèrent à cette initiative en finançant le fonctionnement d'un groupe antillo-guyanais.

Missionnaire au Moyen-Congo durant quatre années, ayant connu de près la réalité africaine, le P. Joseph Michel en reçut la responsabilité. Il était aidé par le P. de Montclos, qui s'occupait particulièrement des relations avec les lycéens dispersés et souvent isolés en province. Docteur ès lettres, dynamique, animé d'un réel souci pastoral, le P. Michel s'attela toute de suite à la tâche. Il sut gagner la confiance des étudiants par son accueil, sa qualité d'écoute, son désir de leur donner une formation solide. Grâce aussi à son sens de l'humour, qui savait, quand il le fallait, relativiser les problèmes. Par la suite, les évêques d'outre-mer s'efforcèrent de lui fournir des collaborateurs, et l'aumônerie ne manqua pas de prêtres originaires d'Afrique, des Antilles ou de Madagascar qui, pour un temps plus ou moins long, se mirent au service des étudiants.

*La rue Thibaud*, comme on appelait familièrement l'aumônerie, devint rapidement un lieu de rassemblement, d'échanges, de débats parfois passionnés, à l'occasion des cercles d'études, des conférences, des réunions diverses. Un lieu aussi où l'on aimait se divertir lors des rencontres, qu'avec un sens inné de la fête, les étudiants savaient organiser.

La plupart d'entre eux aspirait cependant à une formation religieuse à la mesure de leur formation intellectuelle. Ils se rendaient compte que le catéchisme de base, auquel beaucoup en étaient restés, était nettement insuffisant. Le P. Michel se mit à l'œuvre pour leur procurer la nourriture spirituelle indispensable. Elle leur fut dispensée dans des conférences spécifiques, comme celles du P. Régamey sur les *Béatitudes*, ou le cours de l'abbé Brien, aumônier de Normale-Sup, sur *le sens chrétien de l'homme* ; mais aussi dans les homélies des messes mensuelles et dans les entretiens avec les aumôniers.

A une époque où la formation reçue restait assez formaliste, les étudiants découvraient un Dieu Père aimant inconditionnellement ses enfants, et plus d'un, dans les moments difficiles y raviva sa foi et son espérance. Les articles proprement religieux publiés dans les revues étudiantes allaient également dans le sens d'un christianisme à la fois épanouissant et viril.

Trois bulletins étaient édités par l'aumônerie, destinés avant tout à être le trait d'union entre les étudiants dispersés dans les différentes villes universitaires : *Tam-Tam*, pour les Africains, *Alizés* pour les Antillo-Guyanais, *Fehim Pihavanana* pour les Malgaches. Ils connurent un réel succès, s'assurant au fil des années une large audience, ouvrant un dialogue fructueux avec les étudiants présents en France, ceux restés au pays, les condisciples métropolitains, comme le clergé et la hiérarchie de leurs pays d'origine.

A un tournant de l'histoire des pays colonisés, les étudiants voulaient aborder les problèmes politiques, économiques et sociaux qui se posaient dans une optique chrétienne. Ils refusaient d'être, comme certains leur en faisait le reproche, moins Africains, Antillais ou Malgaches, parce que chrétiens.

Pour bien comprendre le rôle joué par l'aumônerie et par le P. Michel, il faut se rappeler que les années 1950-1958 sont celles où l'on assiste à une montée des aspirations à l'indépendance. Elles sont traversées par des conflits ( Indochine, Algérie ) qui marquent profondément les esprits et provoquent de vives tensions à l'intérieur de la société française. Elles vivent le développement d'un puissant courant anticolonialiste auquel adhèrent massivement les étudiants d'outre-mer. Beaucoup sont ainsi affrontés pour la première fois à une prise de conscience qu'il faut bien appeler politique.

Cette période est aussi celle d'un marxisme omniprésent qui se donne pour le seul défenseur réel des colonisés, le seul capable d'apporter une solution objective et rationnelle de leur situation, et d'offrir une *praxis* efficace pour en obtenir la libération et faire décoller leur économie. Il apparaît aussi comme un moyen de formation qu'ont utilisés plusieurs leaders des pays dépendants. Marxistes et communistes, très actifs, comptaient dans leurs rangs des personnalités dont certaines – parfois parmi les plus généreuses – issues du catholicisme. Forts de leur anticolonialisme affiché, c'est souvent au nom même des exigences de justice et de charité découlant de leur foi qu'ils *travaillent au corps* quelques jeunes catholiques.

Face à cette tentation, la plupart n'ont que peu d'arguments, si ce n'est leur attachement à la foi et leur refus de l'athéisme. Les notions de morale sociale et coloniale de l'Église leur était pratiquement inconnues. Le P. Michel avait compris, comme il l'écrira plus tard, que la diffusion de cet enseignement de l'Église était une condition préalable à tout apostolat efficace auprès des étudiants d'outre-mer. Il entreprit de le faire connaître avec une opiniâtreté toute bretonne. Il obtint du P. Vilain l'autorisation de ronéoter, au bénéfice des étudiants, le cours que celui-ci professait à l'Institut Catholique sur la doctrine sociale, et il ne manquait pas de souligner les fondements de l'intervention de l'Église en ce domaine.

A l'occasion de nombreuses conférences, parmi lesquelles celles du P. Bigo sur *Le marxisme face à la pensée chrétienne*, de journées et sessions de formation avec des responsables d'*Économie et Humanisme* ou avec les pères jésuites de l'*Action populaire* sur le thème *Pour reconstruire l'Afrique*, les étudiants découvraient que leur foi, loin d'être un obstacle, constituait un puissant levier pour une action répondant à leurs légitimes aspirations.

Mais c'est surtout en matière de morale coloniale que les enseignements du P. Michel eurent un grand retentissement et une grande influence parmi les étudiants coloniaux. Ce problème de la colonisation qui leur tenait tant à cœur avait été abordé, dès les débuts de l'aumônerie dans une conférence de Joseph Folliet sur *les chrétiens et le fait colonial*. Fin 1952, était publiée la lettre de Mgr Lefèvre, vicaire apostolique de Rabat, à ses prêtres, rappelant les principes de justice qui devaient présider aux relations avec les Marocains. Puis ce fut la déclaration collective des chefs de Mission de Madagascar sur la légitimité des aspirations à l'indépendance. Un numéro spécial de *Tam-Tam* avait donné la parole à des chrétiens exerçant des responsabilités outre-mer qui montrait la difficulté de maintenir une attitude chrétienne dans les relations inter-raciales telles qu'elles s'établissaient aux colonies. Dans ce même numéro un article du P. Michel, *Alerte aux chrétiens*, affirmait la nécessité pour les jeunes administrateurs d'une préparation à la vie coloniale et particulièrement d'une connaissance approfondie de l'enseignement social de l'Église. Il y dénonçait déjà le *colonialisme* – entendu comme la violation des principes moraux entre colonisateur et colonisés – comme un *péché*. Par ailleurs, de très nombreux articles des revues de l'aumônerie analysaient les déviations du système colonial et leurs conséquences négatives sur le développement humain, économique, mais aussi spirituel, des populations concernées.

Au début de 1954, le P. Michel traita plus largement ce problème dans une conférence donnée à *Pax Christi* sur *Le Devoir de Décolonisation*. Il y montrait que la colonisation ne pouvait être qu'une situation transitoire et provisoire, et que *le devoir de décolonisation est le corollaire inséparable du droit de colonisation*. Le texte en fut édité en supplément des trois revues étudiantes et parut également dans *Action catholique Étudiante*, le bulletin de la J.E.C. La grande presse en publia des extraits assortis de commentaires. Cette conférence déclencha une vraie tempête, orchestrée par quelques personnalités pour qui parler de décolonisation était forcément pactiser avec les communistes pour poignarder la France dans le dos et, à tout le moins, outrepasser et gauchir les positions de l'Église.

La réponse à cette polémique fut donnée par un numéro de *Tam-Tam* intitulé *Hierarchie catholique et morale coloniale*, entièrement consacré à des textes d'évêques ou de théologiens se passant de tout commentaire, couvrant une période de 1891 à 1953. La hiérarchie se prononçait là sur presque tous les problèmes, du racisme au travail forcé, du code du travail aux aspirations politiques des colonisés de l'Afrique aux Antilles. Ce numéro, largement diffusé fut même vendu par les étudiants à la sortie des messes dominicales dans plusieurs paroisses parisiennes.

Non, décidément l'Église n'était pas restée muette, et si parfois les intérêts, des nations colonisatrices avaient pu étouffer sa voix, elle n'en avait pas moins soutenu, dès le début, les principes moraux sans lesquels aucune solution juste au problème colonial ne pouvait être envisagée.

S'il y eut des critiques, beaucoup d'encouragements vinrent des lecteurs, du clergé autochtone, des missionnaires, de la hiérarchie. Son Eminence le cardinal Feltin lui-même accepta de venir à l'aumônerie et de dialoguer avec les étudiants sur leurs problèmes, même les plus brûlants.

Le travail de recherche et de réflexion se concrétisait dans des rencontres regroupant des participants des diverses villes universitaires. Ces congrès donnaient lieu à des déclarations sur les problèmes économiques, sociaux et politiques, particulièrement en ce qui concerne les Africains, dont la grande presse publia des extraits les plus significatifs. Ce fut le cas pour Pau ( 1956 ), Rome ( 1957 ) ou Brive ( 1958 ).

A Rome, le Saint Père manifesta – comme le soulignait *l'Osservatore Romano* – sa sollicitude à l'égard des étudiants et étudiantes d'Afrique, de Madagascar et des Antilles, venant de presque toutes les villes universitaires de France, par un message qui les confortait dans la voie qu'ils s'étaient fixée. « Préparez-vous donc, disait Pie XII, sérieusement et courageusement, par la prière, la réflexion, les échanges de vues fraternels et ouverts à vos tâches futures professionnelles sociales et politiques. Puisez dans la doctrine de l'Église les lumières qui vous sont nécessaires... »

Avec les étudiants métropolitains, une collaboration s'installa avec la J.E.Ĉ. et la Fédération Française des Étudiants Catholiques ( F.F.E.C. ) qui porta des fruits, dont témoignent les nombreux articles parus dans leurs bulletins, les motions prises dans leurs congrès, les actions menées avec ou en faveur des étudiants coloniaux sur les problèmes de l'accueil, des bourses ou du logement, problèmes souvent épineux. Ils firent preuve d'un réel souci d'information sur les questions coloniales, ce qui profita à l'ensemble des étudiants des facultés et grandes écoles. Le P. Michel ne cessa de contribuer à cet effort

de compréhension mutuelle. Invité à donner la conférence de clôture du Congrès Inter-Cathos réunissant les étudiants des Instituts catholiques, il traita du dialogue entre Blancs et Noirs, rappelant la nécessité d'un tel dialogue, et les principes psychologiques et moraux qui le rendait possible.

Ainsi, l'aumônerie semble bien avoir atteint le triple objectif qu'elle s'était fixé : promouvoir une *Action catholique* étudiante éclairée par les enseignements de l'Église, ouvrir un dialogue avec le clergé et la hiérarchie des pays colonisés, aider les catholiques métropolitains à comprendre les légitimes aspirations des étudiants coloniaux.

Dans l'un des tout premiers numéros de *Tam-Tam*, Joseph Ki dressait le portrait de l'aumônier d'Action catholique selon le vœu des étudiants : « L'aumônier n'est pas un *garde-fou*... C'est un conseiller spirituel au quel on se réfère. Il n'est pas le machiniste, mais le phare qui éclaire ». Ce portrait *colle* bien au P. Michel. Par son action, son enseignement, il fut réellement le phare qui éclaire, et si parfois il dût faire le *machiniste*, ce fut toujours dans le souci d'éclairer la route de la génération d'étudiants qui lui était confiée.

## Document annexe :

### ***Tam-Tam*, décembre 1954 : Des étudiants noirs... à la criée**

*Maddy Lastel*

*En raison de la polémique qui s'était élevée à la suite de la conférence du P. Joseph Michel sur le Devoir de décolonisation<sup>1</sup>, ce dernier fit paraître en novembre 1954 un numéro de Tam-Tam intitulé Hiérarchie catholique et problèmes coloniaux, composé uniquement de documents pontificaux ou épiscopaux. Les étudiants de l'aumônerie participèrent activement à sa diffusion. Et dans le numéro de décembre, Maddy Lastel ( M<sup>me</sup> Madeleine Cartier ) écrivit un savoureux compte rendu de l'une de ces opérations de vente...*

---

1. Se référer à l'article retraçant la vie du P. Michel, ainsi qu'à la partie « Documents » de ce numéro où est reproduit le texte même de cette conférence.